

## Absence du romanesque dans le roman de Charles Nodier – *Adèle*

L'évolution du roman français dans les deux premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle semble présenter quelques paradoxes. Il s'agit, d'une part, du roman qui « reçoit ses lettres de noblesse littéraire » dans la hiérarchie des genres, mais d'autre part, il est censé demeurer toujours un genre sans codes et sans lois (certains romanciers notables de l'âge romantique vont bientôt essayer de remplir cette lacune par des structures permettant de rendre compte des complexités de la vie sociale (Raimond, 1967 : 71-72). À la même époque, un nombre d'auteurs, dont Chateaubriand, Senancour et Constant (pour ne citer que les romanciers les plus connus), trouveront dans l'écriture du roman « un instrument privilégié d'*expression du moi* » (*ibid.* : 72) et tenteront de rendre compte des expériences proches du vécu, du souvenir ou de la rêverie en dessaisissant plus ou moins inconsciemment le roman du romanesque.

La notion même du romanesque semble dépassée pour Charles Nodier qui, avec son roman *Adèle* (1820), méconnu du grand public de lecteurs, recourt à une forme hybride. Celle-ci désigne un roman par lettres à une voix se présentant plutôt comme le journal d'une expérience intime dont l'écriture favorise l'exploration des profondeurs du moi et a valeur d'une cure psychanalytique. Selon Laurent Versini, la tendance au journal intime, au repli sur soi et à la confidence reste plutôt le domaine des romans « masculins » à la charnière des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles (Versini remarque que les romans « féminins » accueillent une plus grande diversité au risque d'une imperfection dans leur élaboration. 1979 : 174).

Dès lors, ce travail postule que l'absence du romanesque caractérise l'écriture du roman de Nodier, ce que l'auteur lui-même annonce dans le discours préfacier, par sa prise de parole sur le débat relatif au roman. L'illustration du dit débat se trouve dans les lettres de Gaston de Germancé – protagoniste du roman qui, à l'instar de ses confrères aînés tels que Werther, Oberman, Jacopo Ortis et René, semble « condamné à la passivité ». Auparavant, notre propos s'articulera en quatre points (le roman par lettres à l'époque préromantique, le discours préfacier dans *Adèle*, des lettres de Gaston de Germancé ou une autre façon d'écrire l'absence, le métissage de forme ou l'effacement du romanesque). Il est cependant légitime de commencer cette étude par le rappel des conventions romanesques d'avant 1820 à l'écoute desquelles se met l'auteur.

## 1. Le roman par lettres à l'époque préromantique

Le roman français rédigé à la première personne, notamment le roman par lettres, est, au tournant des Lumières, particulièrement enclin à un métissage générique de formes. Il reste également le fruit d'une mutation permanente. Le commencement de cette dernière remonte déjà à la fin du XVII<sup>e</sup> où le romanesque, avec ses inventions extravagantes, ses coups de théâtre, ses artifices, ses situations hors du réel, surgit dans les rebondissements du roman picaresque ou du roman d'aventure. Le romanesque en question se manifeste par la suite vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans les sombres inventions du roman sadien et du roman noir. Il nourrit encore les romans mélodramatiques de Ducray-Duminil autour de 1800 dont le succès est incontestable (cf. Delon, Mélonio, Marchal et Noiray, Compagnon, 2007 : 441- 442). C'est au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle que le roman tient également à la représentation vraisemblable de la vie, ainsi qu'aux enseignements moraux servant à l'instruction du lecteur. Cependant, le foisonnement de l'intrigue cesse d'être le principal centre d'intérêt du roman à la première personne qui se propose plutôt de développer l'analyse psychologique (Głowiński, 1987 : 505). La critique littéraire souligne qu'à l'âge préromantique « le roman abandonne les facilités du romanesque hérité des récits d'aventures de l'Antiquité, des romans de chevalerie et des fictions interminables du roman précieux, pour se tourner vers la représentation vraisemblable des personnages et des situations » (Delon, Mélonio, et autres, *op. cit.*).

La question de la vérité et du mensonge dont traitait le discours préfacier des romans du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui enfermait les romanciers dans un dilemme, reste toujours d'actualité dans les écrits romanesques au tournant des Lumières. Cependant, il s'oriente davantage vers l'assomption de la fiction par l'auteur qui se sert moins souvent qu'avant de dispositifs garantissant l'authenticité du manuscrit ; le refus explicite du statut romanesque ou de l'ambiguïté du texte n'est pas encore fréquent (Omacini, 2003 : 24-25). En général, le changement des paratextes correspond à l'évolution du roman épistolaire. La rupture entre l'Ancien et le Nouveau Régime, marquée par la Révolution de 1789, conditionne, en effet, la rédaction et le langage du métadiscours. Ce phénomène se manifeste d'abord dans la manière d'intituler les romans : à l'époque des Lumières, les titres étaient longs et fournissaient beaucoup d'informations concernant la forme du récit, les acteurs principaux, etc. Au tournant des Lumières, ils deviennent moins longs et finissent par être constitués d'un seul prénom, ce qui est déjà un trait caractéristique du Romantisme. Dans le discours préfacier, les romanciers n'insistent plus sur l'illusion d'authenticité de leurs textes et reconnaissent de plus en plus souvent les ouvrages comme les leurs. Les romans par lettres au tournant des Lumières privilégient la monodie où le narrateur s'adresse à un narrataire muet dont l'existence n'est pas toujours explicite. L'écriture épistolaire, qui de par sa nature est une adresse à l'autre, devient une adresse à soi-même, car celui à qui on écrit est souvent une image du scripteur même (Montandon, 2004 : 8) ; de cette manière, la frontière entre la lettre et le journal semble s'effacer.

Dans la « Préface Nouvelle » qui précède *Adèle*, Charles Nodier commence par évoquer ses sources d'inspiration littéraires en soulignant le rôle du roman sentimental des Allemands, c'est-à-dire *Les souffrances du jeune Werther* de Goethe (1774). Françoise Simonet-Tenant considère ce dernier comme l'archétype des récits « qui semblent résulter d'un métissage des deux formes, journaux intimes camouflés en romans épistolaires » (2009 : 33). En précisant que l'action d'*Adèle* est très simple et que les personnages ne sont qu'esquissés passablement, Nodier semble placer son roman dans la lignée d'*Oberman* de Senancour qui, tout comme Mme de Staël, était pour l'affranchissement du roman des éléments romanesques. Le roman par lettres de Senancour, dépourvu d'événements et de progression dramatique, avec un destinataire presque muet, se concentre sur la vie intérieure du protagoniste. Dans les péritextes de son œuvre, Senancour souligne que « ces lettres ne sont pas un roman » (1984 : 52)<sup>1</sup>. Selon Laurent Versini, « elles n'en sont en effet pas parce qu'elles opèrent une désintégration très neuve du roman qui tourne à la rêverie et au journal intime » (*op. cit.* : 175).

## 2. Le discours préfacier dans *Adèle*

Les deux préfaces qui précèdent le roman de Nodier constituent une prise de parole de l'auteur à propos du romanesque. Contrairement à Senancour, Nodier n'y fait pas de serment de vérité concernant la provenance des lettres. Dans la Préface dite « de la première édition », l'auteur reconnaît d'emblée être loin de susciter l'intérêt du lecteur par les procédés employés jusqu'alors par des romanciers, car il s'est assigné d'autres fins. Ce péritexte possède des propriétés caractéristiques d'un manifeste :

Nous sommes loin de l'époque où le lecteur désirait dans les romans ces développements habilement ménagés qui augmentent l'intérêt d'une action de toutes les circonstances qui la préparent ; ces détails de mœurs et de caractères qui rendent présentes à l'esprit les choses et les personnes ; l'attrait extraordinaire et piquant des combinaisons libres de l'imagination, concilié à force d'art avec la vraisemblance de l'histoire. La génération actuelle, impatiente de sensations fortes et variées, se soucierait peu de trouver dans les productions de l'esprit cette heureuse mesure, cette exquise bienséance de composition, ce fini si pur et si délicat de style, qui distinguent les inimitables romanciers de la France et de l'Angleterre [...] il est certain que les émotions purement sociales de notre siècle ont dû nous rendre extrêmement difficiles sur les émotions romanesques. Maintenant, si notre curiosité blasée par une incroyable variété de tableaux qu'elle n'a point cherchés se décide à

---

1. Senancour explique par la suite : « il n'y a point de mouvement dramatique, d'événements préparés et conduits, point de dénouement ; rien de ce qu'on appelle l'intérêt d'un ouvrage, de cette série progressive, de ces incidens, de cet aliment de la curiosité, magie de plusieurs bons écrits, et charlatanisme de plusieurs autres ». (*ibid.*)

chercher quelque chose hors de la sphère des idées positives, il est naturel qu'elle s'attache moins aux faits qu'aux passions, aux circonstances matérielles d'un récit qu'au sentiment indéfini qu'il fera naître, aux aventures vraies ou fausses d'un personnage indifférent qu'à je ne sais quelles *idéalités* qui, sans constituer un caractère particulier, correspondent plus ou moins avec les besoins, les affections, les illusions du grand nombre, dans les âges malheureux de la société. Cet ordre d'idées est ce qu'on appelle depuis quelque temps *le vague* en littérature, et il résulte d'un grand vague dans la morale, dont la littérature est l'expression écrite (Nodier 1998 : 139-140).

Les grands classiques du roman n'inspirent plus la génération de Nodier qui cherche plutôt une vérité intérieure dans le roman, ce qui aboutit à l'esthétique de l'inachèvement. Et même s'il n'y a pas de recours au dispositif authentifiant, il y a, selon Lucia Omacini, « le recourt à l'anti-fiction qui sanctionne la mort du romanesque et, dans une certaine mesure, de la forme épistolaire elle-même » (*op. cit.* : 33).

Si la première préface porte sur le genre romanesque, la « Préface Nouvelle » est écrite à la suite de sa réception et porte sur l'indépendance de la création littéraire : « moi dont le talent n'a jamais valu la peine ni offert la chance d'être marchandé. À dire vrai, le franc-parler de mes paradoxes devait être une mauvaise recommandation aux yeux des critiques suivant la cour » (Nodier *op. cit.* : 137). L'auteur y souligne qu'une « réimpression est appel nouveau à la bienveillance du lecteur » (*ibid.* : 134). Ayant brièvement rappelé l'influence du roman sentimental des Allemands, Nodier profite de l'occasion pour expliquer « la disgrâce infaillible qui s'attachait à ses ouvrages signés » et se met à défendre son œuvre :

Si la modestie est de mise partout, l'abnégation a quelque chose d'impertinent à la tête d'une seconde édition, qui arrive ordinairement au jour sous les auspices de la faveur publique. Aussi, je le déclare hautement, les défauts que je trouve en *Adèle* « ne ferment point mes yeux aux beautés qu'on lui *treuve*, si on lui en *treuve* ». L'action est simple, et très simple. [...] Quant au style, c'est mon style, ni plus ni moins, et aussi bon, vraiment, qu'il me soit permis d'en faire (*ibid.* : 134-135).

Ayant pleinement assumé son travail d'auteur, il se réfère à la critique qui n'a pas épargné son roman, ce qui traduit, à ses yeux, l'importance de cette deuxième préface :

J'ai une meilleure défaite encore pour m'affranchir des précautions oratoires d'une seconde édition, formules de préface auxquelles le succès ne m'a guère accoutumé ; c'est qu'il ne tient qu'à vous de prendre cette seconde édition pour la première, l'autre *première* n'ayant jamais bougé des magasins du libraire, sauf une cinquantaine d'exemplaires que mes amis m'ont fait la grâce d'accepter. Ma pauvre *Adèle* serait comme mon avenue au monde littéraire, si elle avait échappé à la sagacité du savant journaliste de la librairie. [...] Un autre journaliste prit la peine de s'en occuper un moment pour lui porter le coup mortel dans le plus foudroyant de ses feuilletons. Et, il faut que j'avoue, jamais la critique

n'a étincelé de plus d'esprit en un sujet de si peu de valeur. Je fus tout fier d'avoir donné matière aux brillants développements d'un talent plein de finesse et de goût que j'admirais depuis long-temps dans ses moindres essais et dont une impardonnable paresse a trop vite enchaîné l'essor (*ibid.* : 135).

Cette citation, qui constitue la critique de la critique, insiste sur la réception du roman de Nodier et, comme nous l'avons vu, s'inscrit dans son débat sur le genre romanesque. Par conséquent, le discours péritextuel que Nodier met en tête de son roman prouve que l'auteur y porte de l'intérêt et, en se mettant à l'écoute des lecteurs, il propose sa propre conception du roman. Dans le contexte de la tradition du roman épistolaire, le roman de Nodier se distingue non par la négation du caractère romanesque mais bien par l'absence même de ce dernier, ce qui nous amène à aborder les lettres de Gaston de Germancé à Édouard de Millanges.

### **3. Les lettres de Gaston de Germancé ou une autre façon d'écrire l'absence**

Dans sa monodie épistolaire, Gaston de Germancé, sans chercher à décrire les effets que provoquent sur lui l'absence et l'éloignement d'Édouard de Millanges, l'unique destinataire de ses lettres, se réjouit pourtant de raconter à ce dernier comment il tente de combler le « vide immense du cœur » (Versini *op. cit.*, : 212). Séparé de son ami en raison des « événements » dont il continue de subir le poids et se retrouvant dans un contexte nouveau, le scripteur se rassure en déposant ses émotions dans les missives qui tiennent lieu d'un véritable journal. Le caractère diariste de sa correspondance est par ailleurs mentionné dans la première lettre, où Gaston rappelle les circonstances de leur entreprise commune constituant en même temps une sorte de pacte de lecture.

Nous avons heureusement pourvu à la tristesse de cette vie solitaire, en nous prescrivant de tenir un compte fidèle de nos journées, de nos aventures, de nos projets, de nos secrètes et douces rêveries, de manière que chacun de nous, en recevant à la fin de chaque mois le journal sincère de son ami, puisse encore s'identifier avec lui comme autrefois, revivre toutes ses heures, et se rendre toutes ses actions présentes (Nodier *op. cit.*, p. 148).

Gaston de Germancé tient donc à partager avec son ami toutes ses peines et tous ses plaisirs ainsi qu'à puiser dans son cœur la consolation et l'espérance (*ibid.* : 147-148). Le « contrat » de la correspondance entre ces deux amis permet également au lecteur de comprendre la nature de cet « échange », dans lequel le scripteur ne demande pas à son correspondant de lui répondre immédiatement. De plus, la distance spatio-temporelle qu'implique l'échange de lettres semble n'avoir pas d'importance pour le scripteur car « il n'y a point de temps, point de distance dont cet échange

continuel de secrets, dont cette confiance de tous les moments, ne doivent abrégier l'espace, point d'absence dont elles ne doivent diminuer la rigueur. » (*ibid.* : 148)

Même si la première lettre de Gaston témoigne de la joie et de l'enthousiasme que lui inspire l'idée même du commerce épistolaire avec son ami, Gaston avoue être dépourvu de l'énergie et de l'ardeur qui ont été propres à son caractère.

L'exaltation de ma tête, l'ardeur de mes passions, mon penchant à l'enthousiasme, et peut-être à la folie, comme tu dis quelquefois, t'ont donné lieu de conjecturer que mes récits seraient bientôt plus variés et plus animés que les tiens. D'après ce calcul, tu serais chargé de la partie philosophique, de la partie raisonnable de notre correspondance, et je te fournirais un journal romanesque assez extravagant. Ne compte pas là-dessus. L'hypothèse était fondée en vraisemblance dans le passé ; elle est fautive, elle est certainement fautive pour l'avenir (*ibid.* : 149).

Ce passage correspond à la préface de la première édition où l'auteur annonçait l'absence du romanesque dans son ouvrage. Dans cette lettre, c'est le scripteur qui décide d'abandonner le côté « romanesque » de son existence, pour se livrer à la nature et à soi-même. Comme il le souligne dans la suite de la même lettre, il a besoin de se trouver libre de toutes les impressions étrangères qui fatiguaient son cœur, de rentrer dans le repos délicieux de la solitude, et dans le cercle des devoirs faciles, pour se renouveler (*ibid.* : 150).

La correspondance de Gaston à Édouard comporte vingt-deux lettres et s'étend du 12 avril au 15 juin 1801. Toutes les lettres sont datées sans que leur rédaction soit suivie de façon quotidienne. En annonçant son renoncement au monde, le scripteur se voue ainsi à l'inaction : « je me suis tracé un plan de vie auquel tu ne t'attends guère », écrit-il dans sa deuxième lettre à Édouard. « D'abord, mon intention est de voir très-peu de monde, le moins de monde possible. Je veux me retromper, me refaire tout entier, et j'ai besoin pour cela de recueillement et de solitude » (*ibid.* : 152). Le héros pousse donc le dégoût de la vie et de la société jusqu'à une « exagération » qui confine à la folie (*cf* Versini *op. cit.* : 212). Les souvenirs et la botanique, qui jadis ont été sa plus douce étude, remplissent les jours de Gaston. En revanche, le protagoniste, comme il le dit lui-même, a renoncé quelque peu à son enthousiasme pour Ossian, et même pour Shakspeare. Et de constater : « en général, je m'affranchis autant qu'il est en moi de l'influence des sentiments romanesques » (Nodier, *op. cit.* : 156). Les premières lettres manifestent donc le refus de l'exaltation et du romanesque ; il évite les gens car il n'aime pas la vie telle que les gens l'ont faite, c'est-à-dire la vie soumise au devoir social et conditionnée par des intérêts reconnus. Seules les femmes ne laissent pas indifférent l'homme dégoûté par sa vie. Elle est finalement bouleversée par la rencontre d'Adèle, qui donne au protagoniste la possibilité d'autoanalyse. L'apparition du personnage éponyme du roman invite le lecteur à penser non seulement que l'action prendra son essor, mais aussi que de nouveaux éléments du romanesque vont se multiplier. Et ce d'autant plus que le héros écrit à son ami : « Tu vois bien que le tour romanesque et l'exaltation de mes idées tenaient

à des causes fort indépendantes des folles passions de la jeunesse, et voilà ce que vous n'avez jamais voulu comprendre » (*ibid.* : 179).

Adèle, une jeune fille rencontrée par Gaston chez Mademoiselle de Valency dont elle est la femme de chambre, se révélera de naissance honorable. En revanche, c'est Eudoxie de Valency, lectrice de Condillac et imprégnée de préjugés nobiliaires, qui est promise à Gaston. Adèle subjugué le héros, ce qui complique profondément sa vie car, hanté par la peur d'une mésalliance, il est désormais perplexe. Son éventuelle liaison avec Adèle aurait indubitablement enrichi le côté romanesque de l'histoire, vu qu'il s'agit d'une fille illégitime dont on cachait la naissance à tout le monde, car elle était le fruit d'une erreur de jeunesse de sa mère<sup>2</sup>. Ces circonstances plongent de nouveau le héros dans une mélancolie qui finit par aspirer à la mort. L'histoire de la vie d'Adèle, qu'elle raconte personnellement à Gaston qui la transcrit exactement dans sa lettre, est marquée par l'absence de ses parents dont elle a beaucoup souffert. Enfin, le héros se croira, lui aussi, abandonné par sa bien-aimée. Et celle-ci choisira de se tuer plutôt que d'appartenir à un traître brutal, en lequel on reconnaîtra comme par hasard un ancien révolutionnaire sanguinaire (Versini *op. cit.* : 212). La dernière lettre adressée à Édouard est celle de Latour, le domestique de Gaston, qui lui donne les renseignements concernant la mort d'Adèle et qui finit par lui apprendre aussi celle de Gaston.

Il semblerait que la disparition d'Adèle et la fin tragique du roman permettent à Nodier d'écrire le vide qu'a provoqué dans sa vie la mort de sa bien-aimée dont il ne s'est jamais remis vraiment en faisant de la jeune fille une figure récurrente de ses écrits de fiction.

Ceci mentionné, on est amené à se demander si la forme hybride du roman peut contribuer simplement à la disparition du romanesque.

#### **4. Le métissage des formes ou l'effacement du romanesque dans le roman de Nodier**

En effet, l'évolution du roman par lettres nous semble démontrer que l'aube du Romantisme observe des débordements d'un genre à l'autre ou de simples glissements qui minent, comme le remarque aussi Lucia Omacini, d'une manière progressive et secrète la logique et les objectifs du genre romanesque en question (*op. cit.* : 202). Soulignons que le roman à la première personne, que ce soit le roman par lettres ou le roman-journal intime, se rapproche de l'écriture fragmentaire et relève de ce que Michał Głowiński appelle la *mimésis formelle* (*op. cit.* : 500)<sup>3</sup>. Faut-il rappeler que le terme employé par Głowiński désigne « une imitation, par le moyen d'une

---

2. Il est utile de rappeler que l'auteur du roman en question a été le fils illégitime d'Antoine-Melchior Nodier, maire puis président du tribunal révolutionnaire de Besançon, et d'une servante nommée Suzanne Paris.

3. Cette question a été analysée par Głowiński dans son ouvrage *Gry powieściowe* (1973).

forme donnée, d'autres modes de discours littéraires, paralittéraires et extralittéraires, ainsi que, selon un procédé relativement commun, du langage commun » (*ibid.*). La mimésis formelle est également « une certaine forme de tension ou de jeu entre différents types d'expression, comme celle qui existe entre un roman et un journal intime aux règles structurelles duquel le roman renvoie » (*ibid.*).

L'écriture de lettres prend de nouvelles formes dans le roman de Nodier, comme chez d'autres romantiques qui ne se soucient ni de formules d'appel, ni de formules de politesse par exemple. Les romantiques détraquent généralement les canons formels de la lettre et rompent avec les rigueurs de la composition. Ils ont considéré la lettre comme une conversation, comme une entente d'âmes qui n'a point besoin de formules d'ouverture, ou de clôture ; bref de tout ce qui constitue un élément de la composition. Selon Stefania Skwarczyńska, la lettre romantique, tout en contestant l'observation rigoureuse des règles de la composition, revient finalement à ses principaux éléments en les saturant d'une énergie, d'accents individuels méconnus de la tradition du savoir-vivre (1937 : 237). Les lettres ou les fragments irréguliers du journal de Gaston, qui ne sont en fait que des imitations apparentes des formes en question, témoigneraient de l'absence du romanesque. En revanche, l'unité du style est garantie par l'influence du moi et l'unicité de la voix contribue au métissage de forme, à une formule hybride à mi-chemin entre la lettre, le journal intime et le fragment (Omacini *op. cit.* : 33).

Nous avons postulé au début que le roman de Charles Nodier était dépourvu du romanesque et nous l'avons appuyé sur quatre points précédents (les tendances romanesques à l'aube du Romantisme, le discours préfacier du roman en question, les lettres du personnage principal et le métissage générique de forme). Ces développements confirment que l'auteur, en proposant sa propre conception du roman, cherche sans dissimulation à supprimer le romanesque, tant au niveau péritextuel que dans le texte même de son œuvre. De là, on peut rappeler que dans le roman monophonique de Charles Nodier, le scripteur n'est pas censé parler de l'absence de son correspondant, même si l'absence demeure toujours le mobile principal de toute correspondance. L'écriture des lettres, qui s'achemine vers l'écriture du journal, est une fin en soi pour le scripteur. En adoptant un ton grave dans ses écrits personnels, le héros romantique souligne son déchirement intérieur et sa sincérité sans bornes – le principe qui semble tourner le dos au romanesque.

## **BIBLIOGRAPHIE :**

- Delon M., Mélonio F., Marchal B. et Noiray J., Compagnon A., sous la direction de J.-Y. Tadié. 2007. *La littérature française : dynamique & histoire II*. Paris. Gallimard.
- Głowiński M. 1973. *Gry powieściowe*. Warszawa. PAN.
- Głowiński M. 1987. Sur le roman à la première personne. *Poétique* 72. 447-507.
- Montandon A. 2004. En guise d'introduction De soi à soi : les métamorphoses du temps. In Montandon A. *De soi à soi : l'écriture comme autohospitalité*. Clermont-Ferrand. Presses Universitaires Blaise Pascal. 7-27.

- Nodier Ch. 1998. *Adèle (Œuvres complètes I-II)*. Genève. Slatkine Reprints.
- Omacini L. 2003. *Le roman épistolaire français au tournant des Lumières*. Paris. Honoré Champion.
- Raimond M. 1967. *Le roman depuis la Révolution*. Paris. Armand Colin.
- Senancour. 1984. *Oberman*. Paris. Gallimard.
- Simonet-Tenant F. 2009. *Journal personnel et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives*. Louvain-La-Neuve. Bruyant-Academia s.a.
- Skwarczyńska S. 1937. *Teoria listu*. Lwów. Archiwum Towarzystwa Naukowego.
- Versini L. 1979. *Le roman épistolaire*. Paris. PUF.

### **Disappearance of novel elements in Adèle by Charles Nodier**

**ABSTRACT:** This paper deals with intentional breakaway of novel elements in romantic story published in 1820. On the one hand, the book belongs to the rich tradition of epistolary, on the other, it also gives an example of how formal borders can be transgressed between novel composed of letters and novel written as intimate diary, what leads to the disappearance of typical novel elements in texts from the turn of XVII and XVIII c. This absence of fiction appears firstly in paratext (especially in preface to the novel), where the author presents his own concept of novel, and then in letters.

**Keywords:** epistolary novel, hybrid form, early Romanticism, Nodier.